

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



L'écriture pour la jeunesse prend une tangente

Louise Melançon

Volume 25, numéro 2, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11873ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Melançon, L. (2002). L'écriture pour la jeunesse prend une tangente. *Lurelu*, 25(2), 97-98.

L'écriture pour la jeunesse prend une tangente

Louise Melançon

Au Québec, la critique universitaire appliquée au champ littéraire de la jeunesse, bien qu'elle soit jeune, donne lieu à des études fort intéressantes. Cependant, elles ne sont souvent lues et partagées que par un cercle très restreint de spécialistes dans le domaine. À mon avis, le regard critique que ces universitaires portent sur la littérature d'enfance et de jeunesse, d'ici et d'ailleurs, devrait aussi profiter aux intervenants de la lecture et du livre jeunesse de façon qu'ils puissent porter un jugement éclairé sur la qualité des œuvres publiées ici, qu'ils soient au fait des tendances éditoriales et qu'ils puissent ainsi mieux aiguiller les jeunes lecteurs vers des choix de lecture intéressants.

Lurecherche fait ici écho à un récent numéro de la revue universitaire *Tangence* préparé par Claire Le Brun et Monique Noël-Gaudreault¹, respectivement de l'Université Concordia et de l'Université de Montréal. Il a pour titre «L'écriture pour la jeunesse : de la production à la réception» et regroupe neuf points de vue.

Le premier est celui de Sandra Beckett (Université de Brock, Ontario) et porte sur le phénomène du «double lectorat» ou de «littérature hybride». Si vous fréquentez les librairies régulièrement, vous avez dû vous étonner autant qu'elle, à la période des fêtes notamment, de trouver côte à côte l'édition «grand public» et l'édition «jeunesse» de *Harry Potter*, celles de la trilogie *À la croisée des mondes* et celles du *Seigneur des Anneaux*, pour ne nommer que ces titres.

Ce phénomène que la culture anglo-saxonne nomme si justement le «crossover» s'est répandu dans plusieurs pays. Alors que des romans d'abord destinés aux jeunes font des adeptes chez les adultes, «de nombreux livres destinés aux adultes passent ultérieurement à l'édition pour la jeunesse sans aucune adaptation, les seuls changements étant d'ordre paratextuel» (p. 13). On présente l'œuvre dans une collection destinée à la jeunesse;

ou la dote d'une page couverture attrayante et de caractères typographiques plus larges afin de faciliter la lecture, et le tour est joué! Sandra Beckett fournit de nombreux exemples tirés du corpus jeunesse d'hier et d'aujourd'hui pour illustrer ce dernier type de «transfuge».

Au Québec, il suffit de se rappeler la série «Marie-Lune» (*Un hiver de tourmente*, *Les Grands sapins ne meurent pas*, *Ils dansent dans la tempête*) qui, après avoir connu une première vie éditoriale chez Québec Amérique Jeunesse, s'est retrouvée amalgamée dans un seul ouvrage, publié chez le même éditeur, mais destiné cette fois au public adulte. À ce propos, Daniel Chouinard de l'Université de Guelph, en Ontario, fouille un peu plus ce phénomène dans l'œuvre de Dominique Demers et met en relief les effets du double lectorat dans la publication de *Maïna* et de *Marie Tempête*.

Depuis qu'elle s'est constituée en champ autonome vers les années 80, la littérature jeunesse québécoise soulève des questions fort importantes dont celle du statut de l'écrivain. Cette problématique fait l'objet d'un article écrit par Édith Madore (Université Laval) intitulé : «Les écrivains... et les "auteurs jeunesse"». D'emblée, le titre laisse entendre qu'un fossé existe entre les deux mondes. Pourquoi un auteur qui écrit pour l'enfance et la jeunesse ne serait-il pas considéré comme un véritable écrivain? Selon Édith Madore, cette littérature, malgré les succès qu'elle connaît, souffre toujours d'un manque de reconnaissance de la part des médias, ce qui aurait pour conséquence d'éclipser le travail des écrivains pour la jeunesse. De plus, dit-elle, la littérature d'enfance et de jeunesse devrait être assurée d'un enseignement généralisé dans les universités — et pas seulement dans les programmes d'éducation préscolaire et primaire, comme c'est souvent le cas en ce moment (je souligne). En somme, la reconnaissance des écrivains dits «pour

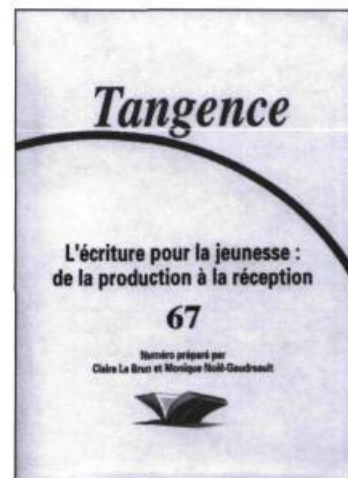
la jeunesse» ne va pas sans la reconnaissance de cette littérature dont ils sont les artisans.

Si la notion d'écrivain semble floue ou du moins ambiguë dans l'esprit de plusieurs acteurs du champ de littérature jeunesse, qu'en est-il des jeunes lecteurs? À cette question, Flore Gervais (Université de Montréal) expose les résultats d'une recherche menée auprès de 206 élèves de cinq à neuf ans qui ont été interrogés afin de connaître la représentation mentale qu'ils avaient de l'écrivain et de l'écrit. Quatre questions leur ont été adressées : «Qu'est-ce qu'un écrivain? La personne qui écrit des livres pour les jeunes doit-elle être jeune elle-même? Où l'écrivain trouve-t-il ses idées? Quelles différences y a-t-il entre un livre pour enfants et un livre pour adultes?»

La vision des enfants que Flore Gervais qualifie de «naïve, originale et souvent juste» (p. 145) n'est qu'esquissée dans cet article. Si, comme moi, la curiosité vous pousse à prendre connaissance des réponses des enfants dans leur intégralité, il vous faudra espérer une autre publication plus exhaustive sur le sujet. En attendant, pourquoi ne pas adresser ces mêmes questions à vos jeunes lecteurs? Faites-en une amorce à un cercle de lecture ou un prélude à la visite d'un écrivain à l'école. Vous serez sans doute étonné de la qualité de leurs réponses.

D'un point de vue sociologique, Jean-Denis Côté, pour sa part, s'interroge sur ce qui motive les écrivains à écrire pour l'enfance et la jeunesse. La création littéraire est-elle le premier motif de leur activité? Ont-ils des préoccupations financières? Si la question vous interpelle, vous lirez avec intérêt l'enquête qu'il a menée à l'automne 1997, non seulement auprès d'auteurs, mais aussi d'éditeurs, de professeurs-chercheurs et d'animateurs de lecture.

Les jeunes Québécois lisent beaucoup, c'est un fait. Mais que lisent-ils au juste? Dans une étude qui ne manque pas de réalisme, Noëlle Sorin (Université du Qué-



bec à Trois-Rivières) constate que beaucoup trop d'ouvrages pour la jeunesse répondent, presque essentiellement, «à des impératifs de communication, voire de consommation» au détriment de la littérature. Au risque de déplaire aux éditeurs de manuels scolaires et de littérature jeunesse, elle dit franchement ce que plusieurs parmi les intervenants du livre jeunesse — et j'en suis — pensent tout bas. Rendre le roman accessible, oui, mais pas au prix d'un nivellement par le bas. Certains éditeurs, en balisant la démarche d'écriture des auteurs, banalisent le texte littéraire.

En ces temps de réforme scolaire où la lecture littéraire prend une place de plus en plus importante au cœur des apprentissages, son propos mérite toute notre attention pour la justesse, la pertinence, le regard lucide qu'elle porte sur la littérature jeunesse québécoise contemporaine.

• • •

Dans un tout autre ordre d'idées, Johanne Prud'homme, de l'Université du Québec à Trois-Rivières, nous fait découvrir l'importance de l'*incipit*, ces premières lignes qui lancent le dialogue entre le narrateur et le jeune lecteur. L'*incipit* est très révélateur du type de message que l'auteur veut transmettre au jeune lecteur, explique-t-elle. À titre d'exemples, M^{me} Prud'homme nous propose l'analyse de trois *incipits* exemplaires tirés de l'univers de la littérature jeunesse du début du XX^e siècle, alors que l'auteur pour la jeunesse et son lecteur venaient au monde, pour ainsi dire. Comment entament-ils le dialogue? Souvent, la façon de prendre contact avec le jeune lecteur a une saveur pédagogique; elle peut même paraître contraignante, laissant transparaître le désir du narrateur d'orienter la lecture du jeune lecteur.

Étonnamment, «cette manière de prendre le lecteur par la main pour tenter de lui proposer une expérience entièrement adaptée à ce qu'il est, sait et pense» (p. 79) persiste encore aujourd'hui dans la littérature jeunesse contemporaine, même si le narra-

teur est généralement un jeune protagoniste. Dorénavant, je me propose de porter une attention particulière à ces *incipits*; là où le dialogue se noue.

Lucie Guillemette, pour sa part, nous propose de faire connaissance avec trois protagonistes de romans pour adolescentes : Cassiopée de Michèle Marineau, Sylvette de Paule Daveluy et Sara d'Anique Poitras. Qu'ont-elles en commun? Elles tiennent toutes trois un journal intime. Cette parole féminine adolescente nous livre un certain nombre d'informations sur la démarche de chacune des jeunes filles. Ces informations, du domaine de l'intertextualité, agissent comme catalyseurs dans leur démarche respective. C'est ce que Lucie Guillemette met en relief dans son étude. L'éclairage nouveau qu'elle apporte à ces textes fondés sur l'intertextualité nous permet de mieux saisir l'évolution de ces personnages.

Enfin, avec Claire Le Brun, nous pénétrons dans l'univers romanesque de Jasmine Dubé, bien connue par ailleurs pour son théâtre pour jeunes publics. À travers l'analyse de la série «Nazaire», publiée à La courte échelle, elle démontre comment Jasmine Dubé transpose sa conception de l'écriture théâtrale au roman pour lecteur débutant en énumérant une série de fonctions des dialogues, dans l'œuvre romanes-

que de Jasmine Dubé, qu'elle illustre par quelques exemples.

Par le biais de cette étude, nous constatons comment les dialogues romanesques deviennent le lieu d'une communication significative entre l'enfant et l'adulte parent. Au contraire de ce qu'on trouve dans beaucoup de romans contemporains, les dialogues de la série «Nazaire» ont pour objet la confrontation des points de vue des principaux protagonistes. Si cet aspect vous a échappé lorsque vous avez lu la série la première fois, offrez-vous le plaisir d'une relecture. Pourquoi ne pas en faire une lecture en duo avec votre enfant ou lui en faire une lecture à voix haute? Vous découvrirez que ce sont des petits bijoux de livres qui invitent vraiment au dialogue entre parent et enfant.

(lu)

Note

1. Claire Le Brun et Monique Noël-Gaudreault (coord.), «L'écriture pour la jeunesse : de la production à la réception», *Tangence*, n° 67, automne 2001, 153 p. (Adresse de la rédaction : UQAR, 300, allée des Ursulines, Rimouski (QC) G5L 3A1).

Louise Melançon est chargée de cours en littérature jeunesse à l'Université de Sherbrooke.

Lire, écrire : une rupture avec le temps
entendre le silence Voir l'invisible



Ateliers de poésie et littérature jeunesse animés par Ivan Roy

*20 ans d'expérience
Préscolaire et primaire*

(819) 845-2443 • (514) 361-3938
ivanroy@attcanada.ca

Affiches couleurs disponibles